

CATHY GALLIÈGUE

Contre nature



« Tout simplement bouleversant. »

BAPTISTE BEAULIEU

SEUIL

CONTRE NATURE

DU MÊME AUTEUR

La nuit, je mens
Albin Michel, 2017

Et boire ma vie jusqu'à l'oubli
Emanuelle Collas, 2018

CATHY GALLIÈGUE

CONTRE NATURE

Roman

ÉDITIONS DU SEUIL

57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

ISBN 978-2-02-144792-7

© ÉDITIONS DU SEUIL, 2020

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À Cyril

Lorsque viendra le printemps,
si je suis déjà mort,
les fleurs fleuriront de la même manière
et les arbres ne seront pas moins verts qu'au
printemps passé.
La réalité n'a pas besoin de moi.

Fernando Pessoa.

Pascale

J'ai porté dans mon ventre ce que vous appelez des enfants. Vous vous trompez. J'ai porté en moi, par huit fois, une boule de magma résultant de la fusion de deux corps dont on imagine avec dégoût les ébats.

Ils n'ont pas eu le temps de crier. Ils n'auront pas à se construire sur les faux pas de parents qui cheminent eux-mêmes dans ceux des leurs. Ils ne seront pas les enfants de la grosse qui marche à l'ombre, ils n'auront jamais honte.

Vous n'y avez vu que du feu. Si j'avais avoué mon état, mes états successifs, on ne se serait pas privé de chuchoter avec une mine écoeuvée *Mon Dieu, comment fait-il pour... tu vois ce que je veux dire...* Et ça aurait ricané dans mon dos et colporté la nouvelle, ça aurait demandé en compatissant pour de faux si ma petite santé allait bien, malgré tout, et ça y serait allé de leurs commentaires. *Elle... tu parles, enceinte ou pas, on voit pas la différence. Déjà à sa deuxième, jusqu'au bout, on n'y avait rien vu, même son bonhomme il est tombé des nues.*

Par huit fois, j'ai prié pour que jamais le magma ne jailisse de mes côtes, j'ai imploré un miracle, j'ai convoqué

mes armées d'anticorps *Au boulot, les gars, c'est le moment !
Foutez-moi ça dehors !*

C'est immoral ? C'est dégueulasse ? Oui, évidemment. Mais vous savez bien que toutes les vies ne se valent pas. Sinon, pourquoi laisserait-on crever les migrants sur leurs radeaux de fortune, au pire dans l'indifférence, au mieux en soupirant *Les pauvres, ils sont pas nés au bon endroit, mais ici, on est déjà assez nombreux...*

Parmi vous tous qui m'avez jugée, qui me jugerez jusqu'au bout, levez le doigt, les pétris d'amour inconditionnel de son prochain. Combien d'entre vous pensent profondément, sincèrement, que tous les hommes naissent égaux ? Vous en détestez bien quelques-uns, n'est-ce pas ? Avouez, avouez que vous vous êtes dit au moins une fois dans votre vie : *Celui-là, il aurait mieux fait de ne pas venir au monde.*

Vous vous drapez dans une morale à géométrie variable, à géographie inégale.

Prenez, ceci est mon corps, venez y habiter, vous m'en direz des nouvelles.

N'oubliez pas que je suis celle qui prenait soin de vos vieux, ceux qui vous ont mis au monde et que vous laissez croupir entre les mains sales de la mort. Ils étaient très contents de mes services, eux, ils savaient que je ne faisais pas semblant parce que je n'avais pas besoin d'avoir atteint l'âge de la déchéance pour y patauger depuis longtemps.

Dans mon corps, radeau de survie bien trop chargé, j'ai transporté huit petits passagers. Nous avons fait naufrage. Je les ai tués.

Il y a très longtemps que je ne me regarde plus dans un miroir, je veux dire, en entier. Mais il y a l'ombre, vous voyez, la mienne. Quand je marche avec le soleil dans le dos et que je vois mon ombre projetée à mes pieds, je ne peux pas l'éviter. De tout mon poids, je ne peux pas l'écraser. Je ne peux pas détourner la tête comme devant le miroir. Qu'est-ce que j'aimerais tuer le soleil, si vous saviez, qu'est-ce que je voudrais l'éteindre quand je sors et qu'il est là, triomphant, me riant au nez.

Mon ombre est collée à mes semelles, comme un affront.

Elle me rappelle ce que je suis, cette forme qui n'est pas une femme, ce tas qui avance, sans taille ni hanches, qui progresse doucement dans un mouvement de balancier, droite, gauche, lent, lourd, les cuisses écartées, écrasées par le ventre. Au sommet, une petite tête semblant appartenir à quelqu'un d'autre émerge de la masse, comme un petit pois posé sur une montagne de purée. Et puis les bras, dont je ne sais que faire, ronds comme deux gigots bien gras, impossibles à cacher, qui ballottent au rythme du reste, qui suivent le mouvement et se heurtent à cette poitrine, à ce ventre, des bras en dehors du corps, mais que le corps a mangés. J'ai été mangée par mon corps.

Oui, je crois que c'est ça. Il m'a mangée. Et mon ombre, chaque jour, avec le soleil dans le dos, me flanque mon image devant les yeux. De force.

Je préfère les jours sans soleil, les jours gris, avec beaucoup de nuages. Je préfère la pluie.

Je suis désormais à l'ombre pour de bon.

Leïla

Nous savons qu'elle va arriver d'un jour à l'autre dans le quartier des femmes. Nous avons suivi l'affaire à la télévision. Celles qui entretiennent leur révolte ont espéré qu'elle se fasse défoncer en détention provisoire. Après deux ans, elle en est sortie, a retrouvé son mari dans un petit meublé propre, y a même été filmée, décalcomanies sur le frigo et toile cirée kitch à souhait. Elle pleurait en tordant son mouchoir, elle était tellement désolée, mais non, elle ne pouvait pas expliquer à la journaliste comment elle avait fait pour liquider ses huit bébés, c'était au-dessus de ses forces, et les sanglots envahissaient ses joues, entrecoupés de ces mots : « Je ne suis pas un monstre. Non, je ne suis pas un monstre, vous savez... »

Elle attend tranquillement son procès et elle joue la pleureuse à la télévision. Inadmissible !

Pour les filles, c'est inadmissible. Ça les a rendues dingues qu'une journaliste la filme, lui pose des questions douces, s'intéresse à cette saleté. Mais elles ont regardé. Et elles ont gueulé dans leurs cellules, elles ont maudit ce monstre, parce que si, bien sûr que si, cet ignoble tas de viande est un monstre, et elles ont promis de lui faire la peau dès que l'occasion se présenterait. Chez les femmes,

ce crime-là ne passe pas, il y a longtemps que les larmes ne les attendrissent plus. Moi, je m'en fous. Je me fous de ce que les autres ont fait pour être enfermées, je me fous de ce que cette femme a fait, je me fous de tout. Et plutôt que de vociférer contre ce qu'elles perçoivent comme des injustices – leur présence même en ces lieux et les règles édictées étant, selon elles, le comble de l'injustice –, elles feraient mieux de laisser glisser. C'est ce que je fais. Il n'y aura pas d'après, je le sais. Il y aura toujours le passé conjugué à tous les temps, même dans le futur. Au fer rouge.

Ici, aujourd'hui est le demain d'hier, rien de plus, et rien ne vient perturber l'ordre de nos jours, tous identiques, à part leurs crises de nerfs adolescentes et inutiles. Ces idiotes, elles pensent faire bouger les murs en s'y écorchant les poings, elles pensent que dehors elles seront des petites reines parce qu'ici elles sont les suprêmes emmerdeuses, victimes du système et des matrones. Tout ce cinéma les enferme dans le rôle de leur vie : taulardes.

Taulardes à vie, et dehors, mes chéries, dehors plus personne ne vous entendra cogner les murs. Les murs seront en vous. À jamais. Agitez-vous, c'est ça, continuez à braver l'autorité qui aura toujours le dernier mot, faites de cette prison une cour de récréation avec vos cliques, vos amitiés forcées et vos têtes de Turc, braillez devant la télé parce que ce que vous y voyez vous répugne et vous rassure : vous n'êtes pas si mauvaises que ça, il y a bien pire, il y a ça, le monstre qui va arriver bientôt.

Il y a pire... Que vous croyez !

Est-ce que seulement vous pouvez envisager que moi, je vous attraperais bien les unes après les autres, et vous écraserais sous mon talon en vous écoutant grincer de tous vos os ? Je n'en peux plus de vous, je n'en peux plus d'être

enfermée avec vous dans ce que nous avons fait de mal. Le mal est fait. Si seulement vous pouviez vous taire, mais vous êtes bouffies d'une colère qui s'exprime ici de la pire des manières. Je vous déteste de ce que vous infligez à la dignité quand vous devriez la restaurer. Vous la piétinez et c'est sur vous, sur nous, que vous sautez à pieds joints. Vous donnez raison à ceux qui pensent que nous sommes mauvaises, vous, moi, celle qui va arriver et que vous jurez de démolir. À leurs yeux, plus jamais nous ne serons des femmes convenables, alors autant nous saboter pour de bon, c'est ça ?

Pour moi, la messe est dite, j'ai l'âge d'être la mère de la plupart d'entre vous et je ne vous déteste pas tant que ça, allez, je vous plains surtout de ne rien tenter pour vous élever, de n'être volontaires que dans vos plaintes qui me cassent les oreilles, de vous laisser enlaidir par la prison. De ressembler à ce que vous avez commis. De n'être plus que ça. Bien sûr, je vous déteste, comme je me déteste. Bien sûr, j'ai envie de vous agripper par la tignasse et de vous ramener à notre triste réalité, et bien sûr le temps figé m'oblige à vous aimer quand même, un peu, parce que ma rage est molle, parce qu'elle est inutile.

Vous vous autoproclamez justicières de l'ordre moral intra-muros, vous indignant même parfois que la peine de mort ait été abolie. Savez-vous ce que vous dites, malheureuses ? Vous répliquez : « On ne touche pas aux enfants, c'est sacré ! » Et vous avez raison. Vous êtes nombreuses à avoir des enfants, à avoir leurs prénoms tatoués sur votre cœur. Mais vos enfants ne vous ont pas empêchées de dérailler, de vous retrouver là, et eux de l'autre côté.

En réalité, vous voulez faire la peau à ce que vous détestez le plus en vous.

Et elle, celle qui va débarquer, en est l'insupportable représentation.

Si j'avais eu un enfant, juste un, je ne serais pas ici, c'est une certitude. C'est mon drame. Alors je m'abandonne à un affaissement généralisé, je m'évade à ma manière, dans les livres, dans « ma bibliothèque » que vous ne fréquentez guère. Vous m'appelez le Rat, je m'appelle Leïla. J'essaie de vous oublier.

Je sais ce qui va arriver. Ça beuglera derrière les portes sur son passage, ça insultera et distribuera quelques gifles en promenade, quelques crachats et comme le monstre n'a pas l'air bien féroce, ça s'épuisera, ça méprisera et passera à autre chose. Ici, pas d'internet, pas de réseaux sociaux pour déverser son fiel, la colère se nourrit des bruits de couloirs alimentés par la télévision, par les ragots, ça se fritte parfois, des bagarres de sauvageonnes, attisées par le manque, le manque d'amour, avant tout, alors être une meneuse, une redoutable, c'est exister un peu. Se faire apprécier par l'une d'elles, c'est trouver une place.

La nouvelle n'aura probablement pas de copines ici, mais quelque chose me dit que, comme moi, elle n'en cherchera pas, parce que la prison ne sera jamais sa maison.

Aux infos, quand le verdict était attendu, une journaliste a rapporté en substance les plaidoiries et le réquisitoire en ayant pris soin de n'en garder que les petites phrases qui frappent fort. Et là, ça a braillé sec.

Le procureur avait requis dix-huit ans, arguant que dans une affaire similaire, l'infanticide de six bébés, la mère

avait été condamnée à quinze ans de réclusion criminelle. L'avocat avait riposté, voix ébranlant les murs, manche levée et figure indignée : « La justice ce n'est pas ça ! La justice ne s'appuie pas sur des règles de trois ! »

Là, elles y sont toutes allées de leur propre condamnation, elles ont comparé, elles ont fulminé. Dix-huit ans ! C'était l'effervescence, des petites bulles de hargne s'échappaient d'une fenêtre pour courir vers une autre, et ainsi de suite, les voix s'entrechoquant dans une cacophonie dont les murs et la cour se faisaient l'écho, car c'est ainsi qu'en dehors des promenades, chez nous, on discute le bout de gras. Sans se voir. D'une fenêtre à l'autre. C'est le café du commerce un samedi quand les piliers de bistro avinés argumentent et s'opposent sur l'actualité.

Dix-huit ans ? ! Perpète oui ! C'est ça qu'elle mériterait !

J'ai attendu le verdict, comme les autres.

Neuf ans. Exaltation à son comble.

Elle va arriver « chez nous ».

Vanessa

Vanessa est la cheffe de file de la meute.

Vanessa, la caïd, la petite boule de nerfs, l'invincible et jolie petite fleur de bitume, qui a appris à survivre en milieu hostile, à ne plus pleurer, et qui contient, dans ses deux poings fermés et ses mâchoires serrées, toutes les larmes inutiles et les violences encaissées.

Dans sa cité, elle a été la proie, le pantin qu'on a traîné dans les caves et qu'on a désarticulé en la faisant tourner sous les coups de boutoir de jeunes loups hilares. La poussière de cave dansait dans la lumière blafarde de l'ampoule nue. Elle a fixé l'ampoule à s'en brûler les yeux, des heures, des jours, des mois, pour ne pas voir les visages de ceux qui, à tour de rôle, ont besogné la chair d'un corps devenu étranger.

Elle s'est décorporée ainsi, laissant les vautours terminer le travail, se battre sur les restes abandonnés par les loups qui l'avaient traînée dans leur tanière, laissant les coups de bec des charognards lui percer les entrailles, en tirer des lambeaux, tout nettoyer.

L'ampoule et la danse de la poussière. Suivre la lumière, retourner à la poussière.

Le corps, enfin, a été rendu à lui-même, sec et craquant, ankylosé, vide.

Elle l'a trimbalé douloureusement jusqu'à l'ascenseur. Neuvième étage.

De là-haut, par la fenêtre ouverte de sa chambre, elle a scruté l'horizon, au-delà des barres d'immeubles, du périphérique, des quelques arbres piteux à moitié morts, elle a tenté de distinguer les contours de la tour Eiffel, là-bas, à quelques battements d'ailes.

Si loin. Invisibles. Elle a tiré sur sa clope, les bras accoudés à la balustrade, les cheveux défaits, son univers à ses pieds, le mauvais endroit, celui dont on ne s'échappe pas.

Elle ne ressentait plus rien.

Ou peut-être seulement l'envie intermittente de se balancer dans le vide pour le plaisir d'entendre le bruit mat de sa carcasse s'écraser dans le cercle des petites frappes qui se prenaient pour des loups, à leurs pieds, paf ! Terminé.

Mais il fallait viser juste et rien n'était sûr, et puis elle était lâche, alors elle a refermé la fenêtre et s'est enfermée dans la salle de bains, a plongé dans la baignoire et y a gratté la poussière de cave, incrustée de la racine des cheveux à ses ongles de pieds. Elle a gratté et évacué d'un geste ample de la main la poussière diluée dans l'eau, elle a enfoncé sa tête contre le fond, agité ses cheveux des deux mains et elle est restée ainsi, en apnée, jusqu'à suffoquer.

Et puis elle a vidé l'eau, s'est accroupie, cuisses écartées, et a commencé le long nettoyage de l'intérieur de son ventre, avec du savon, beaucoup de savon, qui l'a fait grimacer, le jet de la douche, beaucoup d'eau, longtemps, profond, les doigts enfoncés pour récurer les parois comme tapissées d'un fin tissu distendu, prêt à craquer. Mais tout ça était inutile. Parce que tout allait recommencer.

Elle s'est dressée sur ses deux jambes et, dans le miroir accroché à la porte, a observé son corps marqué de traces rouges qui allaient virer au bleu.

Elle n'avait que seize ans et se sentait incroyablement vieille. Quand est-ce que ça se terminera maintenant que ça a commencé ?

Elle ne savait pas encore comment. Mais il faudrait qu'ils en trouvent une autre. Vite. Parce qu'elle ne cesserait pas de sortir pour aller au lycée, elle ne baisserait pas les yeux quand elle les croiserait dans le hall, elle ne s'effondrerait pas, elle n'irait pas pleurer chez les flics ni chez un psy. Quelque chose en elle cependant était en train de disparaître, quelque chose de l'ordre de la féminité, de la douceur, et à part ses parents, plus rien ne lui inspirait de la tendresse. Une tendresse agacée, apitoyée. Elle savait où elle vivait depuis seize ans. Elle savait que macérait une sanie de colère et de haine, qu'elle y bouillonnait comme une rumeur, enflait comme un bouton blanc disgracieux et énervant, mûrissant lentement, ne demandant qu'à percer. Elle savait que, là où elle habitait, il relevait de l'exploit de n'être pas victime quand on n'était pas bourreau. Les deux camps partageaient les mêmes murs, les uns étendant leurs tentacules, les autres espérant ne pas se prendre les pieds dedans, en se faisant invisibles, le plus possible. Elle savait que si jusqu'à cette première fois elle n'avait été ni bousculée, ni insultée – ou très peu –, ni frappée, ni rackettée, c'était tout simplement qu'ils n'en avaient pas eu envie, qu'ils avaient d'autres occupations. Puis son tour est arrivé, comme une fatalité. Ils sont nés ici. Nés pour le combat. L'enfance insouciante que l'on raconte dans les livres, l'adolescence qui se cherche et se trouve dans des corps-à-corps maladroits, ça n'était pas pour eux. Vanessa

se souvenait d'avoir eu un premier amoureux, elle avait cinq ans, elle était en grande section de maternelle et, de retour de l'école, en mangeant son goûter, elle avait confié à sa mère, avec toutes les mimiques adorables dont sont capables les enfants de cet âge, petits doigts qui s'agitent et grands yeux émerveillés, qu'elle aimait un petit garçon, qu'elle l'aimait, mais lui pas, puisqu'elle lui courait après dans la cour, espérant agripper un morceau de son pull, le toucher, alors qu'il la fuyait constamment. Il était malgré ça son amoureux, puisqu'elle l'aimait, ça suffisait. Sa mère attendrie l'avait regardée de ces yeux qui pensaient comprendre les chagrins d'enfant, lui avait caressé la joue, ayant oublié qu'elle aussi, sans doute, avait été amoureuse à cinq ans, et qu'amoureuse voulait dire aimer, pas être aimée. Le petit garçon, devenu grand, était là, dans la cave. Elle n'avait jamais pu l'attraper, lui dire comme elle le trouvait beau, elle n'avait jamais senti sa peau sous les vêtements, il avait été son amoureux, mais il ne le savait pas. Et il était là, dix ans ou onze ans plus tard, toujours aussi beau. Elle a senti ses vêtements frotter ses cuisses, elle a senti un petit bout de sa peau sur la sienne puis dans sa chair et, par instinct de survie, n'a plus rien senti. Son corps, comme emballé dans un film protecteur. Elle aurait voulu le fuir, comme il l'avait fuie, s'éloigner en riant, lui échapper. Mais on ne jouait plus aux mêmes jeux, on ne jouait plus dans la même cour, et le bel enfant devenu impitoyable riait d'avoir attrapé. Il ne se souvenait même plus de la jolie petite fille aux longues tresses blondes qui avait raconté à sa mère l'amour innocent, unilatéral et même pas désenchanté, en mordant dans ses madeleines du goûter. Il ne s'en souvenait plus parce que, sans doute, elle n'avait jamais existé que là, dans cette cave, elle devenue à moitié

grande et lui complètement con. Sa mère avait demandé à Vanessa : « Et si tu l'attrapes, si un jour... si jamais il se laisse attraper, qu'est-ce qu'il se passera ?

– Je lui ferai un bisou sur la joue », avait-elle répondu, avec cette candide évidence.

Elle l'avait aimé comme aiment les enfants, ignorant qu'un jour il serait un de ceux qui la ravageraient plutôt que de lui embrasser la joue. Qu'il serait le patron de la meute, le premier à avoir rompu le barrage et laissé s'engouffrer ses petits soldats. À l'école, il portait un prénom qu'elle adorait prononcer pour elle toute seule, dans sa tête : Angelo. Un sacré beau prénom, une sacrée petite gueule d'amour, produit de ces mélanges audacieux qui font les plus beaux enfants : une maman espagnole, un papa kabyle. Angelo. Il était si doux et rond, ce prénom, doux comme sa peau dorée, comme ses grands yeux noisette battus par le rideau de longs cils tellement noirs qu'au soleil ils prenaient des reflets bleu sombre. Et ces belles dents étalées largement en un vaste sourire, ces merveilles ne laissaient aucun doute : Angelo était un ange, un insaisissable petit être qui cavalcade dans la cour de récré, cheveux au vent, le bel et libre enfant, un ravissement que chacun et chacune tentaient d'approcher en s'accrochant à son aura. Vanessa comprise. Vanessa un peu plus que les autres, peut-être. Aux abords de l'adolescence, Angelo est devenu Aksel. Étourdi de lui-même, fasciné par son enveloppe, par le torse déjà joliment dessiné, par ses mâchoires plus carrées et donnant à son visage des airs de virilité, il lui avait fallu un prénom qui en impose. Aksel, sa beauté du diable et son âme bientôt mise au clou. Plus personne n'a couru derrière Angelo, chacun redoutant la sauvagerie

dont Aksel était désormais capable, chacun s'appliquant à ne pas avoir affaire à lui, ou, s'il était impossible de faire autrement, de ne pas le contrarier.

Aksel a fait la peau à Angelo et il était bien fier du résultat.

Vanessa a enfilé un truc à manches longues, un jean qui lui couvraient toute la peau qu'il était possible de couvrir, et a rejoint sa mère à la cuisine. Sa brave petite mère qui, depuis toujours, brandissait un optimisme acharné contre une vie qui, somme toute, ne lui semblait pas si ratée que ça. C'est ce qu'elle disait, sans arrêt : « Y a bien plus malheureux, va... regarde, on est au chaud, on mange, on est en bonne santé, faut pas en demander plus que la vie ne peut nous en donner. » Et elle faisait cui-cui, comme son couple d'inséparables dans la cage du salon. Ses paroles toujours mesurées, douces, enveloppées de sourires étaient de ravissants cui-cui sortis de la bouche d'une princesse de Disney.

Et en plus elle s'appelait Blanche !

Ses parents n'avaient rien trouvé de mieux. C'était un prénom fait pour la petite poupée au teint de porcelaine, aux cheveux d'un blond irréel, grand regard bleu. Blanche lui irait comme de la soie. Ils ne savaient pas qu'elle échouerait dans une cité pourrie, où le blanc est exotique, où sa blondeur impérissable ferait jaser, où sa beauté naturelle serait comme une offense dans le quartier des relégués. Il convenait, par décence, d'être assorti au décor, et Blanche

Merci à M. le procureur Éric Vaillant pour ces précieux éclairages qui m'ont aidée, à travers les mystères d'une affaire réelle, à construire un personnage de roman.